BRILLE
TANT QUE TU VIS !

DU MÊME AUTEUR

Trilogie historique et policière : *Une enquête à Cannes à la Belle-Époque*.
LA LETTRE FROISSÉE
LE PORTRAIT BRISÉ
LE CARNET VOLÉ
City éditions

***

Dans la série de comédie policière *Au pays de Rosie Maldonne* :

Saison 1 : ***UN PALACE EN ENFER***
Saison 2 : ***ROSIE SE FAIT LA BELLE***
Saison 3 : ***L'OMBRE DU ZÈBRE***
Saison 4 : ***NOM DE CODE : MÉMÉ RUTH***
Saison 5 : ***MALDONNE AU FESTIVAL DE CANNES***

***

Tendre comédie policière chez City éditions :
LE GARÇON QUI RÊVAIT DE VOLER EN CADILLAC.

***

Roman noir chez label Les Indés :
FANNY N.

***

Collection Feel Good :
BRILLE, TANT QUE TU VIS !
LA PETITE FABRIQUE DU BONHEUR

Vous pouvez également retrouver Alice Quin sur son blog :
www.alice-quinn.com

ALICE QUINN

BRILLE
TANT QUE TU VIS !

Éditions Alliage
© Alice Quinn 2018

« À l'annonce du mot « cancer » se brisent les ailes du désir,
et l'esprit se noie dans un abîme sans fond […]
La maladie fait aussi découvrir d'autres urgences,
inventer d'autres repères pour réinventer la vie,
entrevoir d'autres horizons,
se laisser guider par d'autres étoiles. »

Danièle Deschamps, *Psychanalyse et cancer*

« Une chose qui meurt, mes amis, a souvent
De charmantes caresses.
Dans le vin que je bois, ce que j'aime le mieux
C'est la dernière goutte.
L'enivrante saveur du breuvage joyeux
Souvent s'y cache toute.

Victor Hugo, *Chants du crépuscule, XXXII*

Première partie

Jersey

Enjoy your death

1 - Un chat porte-bonheur

Je m'appelle Anita Moreau, je vis dans un deux-pièces à Jersey, au-dessus d'un restaurant Thaï et aujourd'hui c'est mon anniversaire. Je ne vous dirai pas mon âge car il est convenu que les dames le taisent.

Tout est prêt.

Le champagne, la robe. Je me suis offert un parfum. Fortement vanillé. Un voyage dans les îles tropicales. Je vais en asperger mon lit.

C'est un rendez-vous exceptionnel. Je ne veux pas le manquer. Je veux réussir mon grand saut. Je suis perfectionniste. Même quand il s'agit de me donner la mort.

Je me raccroche toujours à des détails inutiles pour donner un sens à ma vie. Une question de dignité. Comme si j'évoluais en permanence sous le regard de spectateurs qui me jugent.

Pardon. Je *grandiloque*. Du coup, maintenant, je pense que les spectateurs vont me trouver mièvre et complaisante. *Me donner la mort ?* Quel pathos !

Je recommence. Je vais faire simple.

Tout est prêt pour mon anniversaire.

Une robe orange, très gaie, tout en voiles, m'attend, bien repassée, sur mon lit impeccablement fait.

J'espère que je ne vais pas trop vomir, que je vais juste m'endormir sans violence. Je voudrais que ceux qui me trouveront ne soient pas trop choqués par ce qu'ils verront.

Juste une femme mûre, pas trop moche, habillée de couleurs gaies, allongée sur sa courtepointe turquoise, endormie.

Sur la petite table à côté de mon lit, j'ai enlevé tous les bouquins lus ou en cours de lecture, ou à lire. Je les ai posés par terre, devant ma bibliothèque, dans le couloir.

J'ai mis à la place un seau à glace avec une bouteille de Dom Pérignon. Le champagne préféré de Marilyn. Puisque je vais faire comme elle. Tirer ma révérence entre cachets et alcool pétillant.

J'ai passé cette semaine à trier mes papiers, à ranger mes souvenirs, à faire disparaître mes secrets. Que Nicolas n'ait pas à le faire. Il n'aurait pas le temps et il jetterait tout en vrac.

Ainsi, tout est déjà mâché, il ne reste que les documents indispensables, les contrats, mon numéro de compte en banque, l'assurance vie, -il n'y a pas grand chose, mais bon, c'est mieux que rien- des papiers d'identité, de sécu, les mots de passe indispensables, quelques bijoux en or à donner à sa femme, à garder pour sa fille Delphine (ma petite fille), trois bracelets, deux chaînes avec des breloques, quatre bagues, et même quelques objets que son père, Allan Blake, a laissés avant de nous quitter. Peut-être aura-t-il envie de les garder ? Un stylo plume gravé à ses initiales, une montre Cartier maintenant vintage. Notre certificat de mariage et celui du divorce.

Je lui ai même préparé le dossier pour l'incinération avec mes instructions précises. Je veux qu'on jette mes cendres au large de Jersey, l'île où je vis depuis si longtemps.

J'étouffe tout d'un coup. J'ouvre la porte-fenêtre qui donne sur mon petit balcon, au-dessus des cuisines et des

moteurs de la clim du petit restaurant thaï qui est dans Victoria Street. Quand je me penche, je peux voir un bout de l'église Saint-Thomas. J'évite.

Immédiatement, le chat qui traîne dans le quartier, celui qui n'est à personne et à tout le monde, se faufile dans ma chambre.

Il se frotte à mes jambes.

L'an dernier, quand il a commencé à squatter chez moi, je lui mettais à manger, je le laissais parfois dormir sur un fauteuil. Je lui ai même donné un nom. *Maneki-Neko*. C'est ainsi qu'on nomme les chats porte-bonheur japonais. Ils sont souvent en céramique, en porcelaine ou en plastique, ils lèvent la patte avant au niveau de l'oreille, parfois ils bougent le bras comme pour saluer.

Maintenant Maneki m'agace. Pas le temps de m'occuper de lui. Trop de choses à faire avant de partir. Et puis, il est où le fameux bonheur qu'il était censé me porter, hein ? Je n'en ai déjà pas eu beaucoup durant toutes ces années, et ces derniers mois, c'est encore pire.

J'ai passé les dernières semaines à vider les fonds de tiroir, à trier les livres.

Comme tout ce remue-ménage l'empêchait de profiter tranquille, il est venu de moins en moins souvent. Plus d'une semaine que je ne l'ai pas aperçu jusqu'à aujourd'hui.

Il s'était sûrement rabattu chez la patronne du restaurant, la vieille Manee. Elle, son nom veut dire Pierre Précieuse. Elle a mis dans l'entrée de son restau une statuette thaï Nang Kwak. Il s'agit de la déesse Thaï de la richesse. Sa main droite, comme celle du Maneki, se lève et salue. Il paraît que ça attire la fortune. Son geste incite le client à acheter.

La vieille n'aime pas trop les chats mais comme je l'ai appelé Maneki, et qu'elle est superstitieuse, elle se sent obligée de le nourrir et de le laisser dormir dans un coin.

L'autre jour elle s'est étonnée de ne plus me voir. Avant je passais du temps à parler avec elle devant un thé vert. Je n'ai plus envie. Pas d'humeur à papoter. Je l'ai rabrouée une ou deux fois et à présent elle me dit à peine bonjour, c'est très bien comme ça.

Et voilà que ce chat têtu réapparaît juste maintenant.

– Qu'est-ce que tu veux ? Fous le camp ! T'as pas compris que je ne veux plus te croiser ?

Il va dans la cuisine, miaule devant le frigo. Pas gêné ce pique-assiette.

– Tu crois que tu vas réussir à me distraire de mon objectif ?

Je le pousse du pied, il esquive, je parviens à le chasser sur le balcon en agitant un torchon.

Il grimpe sur la rambarde et saute dans l'arbre rachitique qui pousse dans l'arrière-cour du restaurant. Un arbre qui ne sert à rien. Ni fruits, ni fleurs, jamais. Je ne sais pas son nom.

C'est fini tous ces salamalecs. Je ne veux plus me forcer. Faire semblant d'y croire.

Que la vie est belle. Qu'elle vaut la peine d'être vécue. Qu'on va réussir à sauver l'humanité. Que le fond de l'homme est bon. Qu'on va tous s'en sortir. Que les chats, c'est trop mignon !

Un chat, c'est juste égoïste et profiteur. Pour ne pas dire hypocrite.

Et comme disait l'autre, *l'humanité disparaîtra, bon débarras !* C'est un livre que j'ai lu il y a peu de temps, bourré

d'humour noir, bien déprimant, juste ce qu'il me faut en ce moment. Au diapason avec mon état.

J'ai refermé la fenêtre, mais maintenant, je crève de chaud. Pas grave, dans quelques heures, je ne sentirai plus rien.

On sonne à la porte.

Non, c'est pas vrai ! Mais ils ne peuvent pas me laisser en paix, pour une fois ?

D'abord je ne réponds pas, mais comme la sonnerie insiste, je me traîne en enfilant mon peignoir jusqu'au couloir et j'ouvre. C'est Jane, ma voisine. Elle est infirmière à l'hôpital, alors elle a compris que je suis malade, elle m'a vue deux fois dans la salle d'attente de la chimio.

Elle a tout deviné.

Depuis, son visage a changé. Elle prend un air enjoué, elle surjoue la gaieté. Elle sait que les gens qui ont le cancer fatiguent et dépriment, qu'ils ont besoin de se sentir moins seuls, alors, elle en rajoute.

Si elle se doutait comme je m'en fiche de ma maladie ! J'ai mes livres, j'ai mon champagne et j'ai ma porte de sortie, déjà entrouverte !

– Vous avez eu votre fils ?

Elle me tanne avec ça depuis des jours. Elle dit qu'il devrait venir me voir, m'accompagner aux séances. Et comme je lui ai répondu par une fin de non-recevoir, elle me travaille au corps pour que je craque et que je demande de l'aide à ma famille. Mon fils habite en France. Je ne vois pas comment il pourrait bosser, vivre avec sa famille et en même temps m'accompagner aux séances !

– Ils sont trop loin. Ils n'ont pas le temps de venir, je ne veux pas être une charge…

Je débite mes arguments, toujours les mêmes, sans conviction, car je sais qu'elle n'écoute pas. Tout ce qu'elle veut c'est me convaincre. Mes raisons, elle ne les entend pas. Elle ne peut pas comprendre que j'ai plus de satisfaction à ne pas être un poids, à faire ce que j'ai à faire toute seule sans rien demander à personne.

J'ai toujours été indépendante. Allan, mon ex, a été plus que négligent avec la pension alimentaire, mais je ne lui ai jamais rien demandé. Je ne veux rien devoir à personne.

– Et puis vous savez, je ne m'entends pas avec sa femme. Claire. Elle est un peu jalouse de moi. Je l'agace. Alors là, ça serait le bouquet si Nicolas venait s'occuper de moi en négligeant sa femme et sa fille !

– Tout de même. Il va vous en vouloir, quand il saura.

Je ricane.

– Vous voulez dire quand je serai morte ?

Elle rougit, s'énerve. Ma provocation cynique la dérange. Sa patience d'ange a ses limites. Elle veut bien se dévouer, rendre service, mais elle a besoin d'un minimum de retour, quand même !

Elle me fait pitié. Je continue, pour la calmer :

– Il ne m'a pas appelée depuis des mois, on n'a pas ce genre de relation. Je sais qu'il pense à moi, ça me suffit.

Je me dis : *il pense à moi tu parles ! je me demande même s'il se souvient qu'il a une mère, tu veux dire !*

Elle s'éloigne en me demandant si je veux quelque chose du supermarché. Elle ira faire les courses tout à l'heure. Je refuse poliment avec un beau grand faux sourire. Je la remercie chaleureusement.

Je referme ma porte.

Enfin ! revenons à nos moutons !

Avec le stylo plume de Allan, je vais écrire ma lettre d'adieu.

C'est important, car la police n'aime pas conclure au suicide s'il n'y a pas de lettre d'adieu. Il faut une explication, dire au revoir à quelqu'un. C'est donc le plus dur qu'il me reste à faire.

Qu'est-ce que je vais dire dans cette lettre ? Comment exprimer avec décence, les raisons qui me poussent à passer l'arme à gauche ?

Bien sûr, ils vont dire, elle avait le cancer, elle n'avait plus la force, elle déprimait. La vérité est qu'il n'y a pas une seule cause, mais une accumulation de raisons.

Les mille petits riens qui vous vident, vous épuisent, vous laissent avec un goût amer dans la bouche et juste l'envie de crever comme un chien. Toutes ces fois où vous avez tenté et où ça n'a pas marché. L'amour qui vous laisse en plan. Le mariage qui sombre dans l'ennui. La trahison, les mensonges, les compromis. L'enfant à qui vous avez tout donné et qui s'éloigne, qui vous oublie. Les amis de jeunesse qui ont chacun leur route, qu'on ne voit plus.

Le rire. Toujours absent. Comment ça se fait que plus on vieillit, moins on rit, hein ?

L'amant qu'on essaie, comme panacée et qui n'est qu'un succédané.

Oui, j'ai tenté le coup, une fois. Pardon pour le mauvais jeu de mot. J'étais en pleine forme, à l'époque, encore jeune. Allan était parti depuis un an. Toutes mes amies me disaient que je ne devais pas rester seule, que je devais refaire ma vie. Quelle expression ! Refaire ma vie ? C'est impossible! On n'en a qu'une ! On n'efface jamais le passé.

J'élevais encore mon fils, toujours à la maison. L'expérience ne m'a pas convaincue. Trop d'effort à faire pour

quelqu'un que je connaissais peu et qui, somme toute, était plutôt tourné vers son nombril. Comme nous le sommes tous, peut-être ? À croire que j'avais essayé juste pour me prouver que cela n'en valait pas la peine. Tout était écrit d'avance, comme dans un mauvais roman. Le rendez-vous, le dîner au restaurant, une promenade censée être romantique sur les rochers en bord de mer et puis la grande nuit qu'on a terminée, au troisième rendez-vous, dans ma chambre. Aucune surprise. Aucun intérêt. Du sexe réchauffé. Des gestes mécaniques, sans émotion.

Sûrement que je demande trop au destin. Finalement, c'est une histoire de prétention, d'arrogance, d'orgueil ? Que de péchés ! Je fais le choix du *rien*, plutôt que du *peu*. Allez comprendre.

L'impression d'avoir vu tous les films, d'avoir lu tous les livres. Plus envie de rien. Plus rien n'a de goût. On a beau avoir reculé les limites, moi j'en peux plus. J'en ai ma claque.

Salut la compagnie ! Ma décision est prise, j'arrive au bout du chemin.

C'est aujourd'hui.

Je ralentis mes gestes. Ce n'est pas que j'hésite au moment de me jeter à l'eau. C'est juste que je veux savourer chaque minute. Et après tout, c'est bien mon droit. Je prends ça comme un luxe que je m'offre.

Enjoy your death.

Le miroir, dans ma salle de bains, me renvoie mon image.

Celle d'une femme fatiguée, désabusée. Pourtant, en m'approchant de mon reflet, je la vois encore dans mes yeux, la jeune fille de vingt ans que j'étais. Elle est tapie tout au fond, elle sourit de cette bonne blague. *Tu vois, à la fin, c'est moi qui t'ai bien eue !* me murmure-t-elle.

2 - le Champagne de Marilyn

Est-ce que j'appellerai Nicolas pour lui dire au revoir ? Non, mieux vaut pas. Et puis, il sera comme d'habitude pressé de me parler, dérangé dans ses activités. Comme je ne lui dirai pas la vraie raison de mon appel, ce sera une fois de plus un échange manqué entre nous.

Quand ils m'ont annoncé que je l'avais, ce foutu crabe, bien accroché dans ma poitrine, ce fut à la minute comme une déflagration. Et un réflexe : je n'ai pas voulu le croire. Le docteur Walker. C'est lui qui me l'a annoncé. Et quelques jours plus tard, la colère m'avait consumée. Entièrement. Une colère qui venait de si loin que je ne pouvais me souvenir de ses braises. Et progressivement, l'idée a germé en moi. Car il était hors de question que je me fasse dicter ma fin, que je ne la contrôle pas.

Et cette décision a comme anesthésié mon ressenti. Depuis, je ne me sens pas vraiment atteinte. Comme si les mots que le médecin m'adresse quand je vais le voir, s'adressaient à quelqu'un d'autre.

Et puis, je suis bien dressée. Mon vrai moi a repris le dessus. Je suis quelqu'un pour qui il n'y a jamais de problèmes, seulement des solutions. À quelque chose, malheur est bon. La guérison suit la maladie, etc.

Je suis façonnée de ces lieux communs positifs. C'est mon ciment. Tout le monde vous le dira, Anita, c'est un condensé d'optimisme. Tu n'as plus le moral ? Va voir Anita,

elle va te redonner du punch. Elle est toujours si gaie, si amusante, si constructive !

Trois malheureuses séances de chimio espacées de trois semaines chacune ont eu raison de mon énergie légendaire.

Et j'en ai encore tellement à faire ! Je n'ai plus le courage. Y aller, encore, ce n'est pas le plus dur ! Mais quand je dois rentrer seule, le long des trottoirs, bousculée par une foule pressée, c'est là que c'est trop dur. Je suis à chaque fois épuisée, comme si on m'avait vidée de mon sang, ou remplie d'un produit toxique qui m'empoisonne. J'en ai marre. J'abandonne. Je craque.

La dernière, je l'ai eue il y a trois jours. Je peine à m'en remettre. Ils m'ont dit que j'allais bientôt perdre mes cheveux. Moi qui ai toujours mis un point d'honneur à ne jamais les couper. Ils sont très longs, me tombent au creux des reins. Même si je les attache souvent en chignons, même si je les teins, je ne me suis jamais résolue à les couper. J'avais une amie qui me disait toujours quand nous étions au lycée, que les cheveux longs, c'était bon pour les paysannes. J'ai toujours assumé d'être une paysanne. J'aime mes cheveux.

C'est quand ils m'ont dit qu'ils allaient tomber que j'ai mis le turbo pour passer à l'acte. Ce n'est pas que je sois coquette. Juste ce qu'il faut pour une femme de ma génération. Toujours cette histoire de dignité.

Je ne sors jamais sans rouge à lèvres, par exemple. C'est normal, c'est un respect de soi élémentaire. Accueillir des clients qui viennent passer un bon moment au salon de thé, goûter nos légendaires cookies. On n'a pas envie d'être servi

par une souillon ! C'est peut-être mon métier qui m'a donné cette habitude ?

Ce n'est certes pas pour plaire aux hommes. Longtemps que je n'y pense plus. L'habitude de la solitude.

Pourtant j'ai de nombreuses amies, je fais partie d'un club-atelier de *haïkus*. Les haïkus sont des courts poèmes japonais qui obéissent à des règles savantes de versification. J'aimerais tant parfois que la vie soit aussi simple à résumer et qu'elle tienne en dix-sept pieds sans déborder.

Pour qu'un haïku soit bon, il faut qu'il saisisse la légèreté irrémédiable du temps, qu'il célèbre un moment particulier, et à travers lui, l'évanescence des choses, si possible en évoquant une saison. S'il parvient à faire sourire, en même temps qu'il provoque une émotion plus grave, tout en effectuant une césure, il touche à la perfection.

Mais depuis quelques semaines, je ne vais plus au club. Plus envie de ça non plus. Le goût m'en a passé. Comme tous les autres.

Comme celui de sentir le vent dans mes cheveux, le soleil sur ma peau, de courir sur la plage.

Personne au club n'a appelé pour demander de mes nouvelles, savoir pourquoi je ne venais plus. Une nouvelle recrue chasse la précédente. Je le sais. Personne n'est unique. Personne ne manque vraiment.

Bon, c'est vrai, Emily, la fille qui travaille au bureau de poste, à côté, elle aussi, c'est une mordue de poésie japonaise. Au début, elle est venue voir pourquoi je ne passais plus chez elle, pour qu'on y aille ensemble, comme d'habitude.

Elle a frappé à ma porte pour me demander si je voulais l'accompagner, mais comme je n'ai pas été très aimable, elle a dû se vexer. Je la comprends. Elle n'a plus essayé. Elle s'est sûrement dit que décidément, ces françaises, on ne pouvait pas leur faire confiance. Même si on les connaît depuis des années.

Tout a commencé dès les premières séances de chimio. J'ai eu le désir de tout vider dans l'appartement. Ce n'est pas qu'il soit bien grand, mais depuis des années que j'entasse !

J'ai commencé à faire des cartons et à les emmener à l'arrière de l'église Saint-Thomas. Pour leurs pauvres.

Des cartons pleins de souvenirs, de bibelots idiots et inutiles, d'habits que je ne mets plus depuis une éternité, d'affaires de Nicolas, ses cahiers d'école, quelques vêtements qui restaient, des jouets.

Et des livres, des tas de livres.

On sait trop de choses en regardant ce qu'il y a dans la bibliothèque de quelqu'un.

Je veux effacer toute trace de mon intimité. Quand on trouvera mon corps, on aura du mal à savoir qui j'étais vraiment. Il restera si peu d'objets personnels chez moi.

Je n'ai gardé que quelques bouquins. Pour me tenir compagnie pendant mes derniers jours. C'est bizarre, ce ne sont pas les plus graves, les plus profonds, les plus émouvants, que j'ai gardés près de moi, pour en relire des petits morceaux de temps en temps. Mais les plus légers. Ceux qui pétillent. Ceux qui me font sourire. Même si le sourire est grinçant.

Je me suis fixé un top 10. J'ai eu du mal, j'ai un peu dépassé le nombre, mais dans l'ensemble, j'ai réussi à me constituer de quoi sourire avec bonheur jusqu'avant le grand départ.

De toute façon, je n'ai plus de pouvoir de concentration suffisant pour lire vraiment, du début à la fin. Alors des petits bouts, de temps en temps, c'est parfait. Et puis la poésie, quand c'est court. C'est bien. Juste ce qu'il me faut.

Il y a trois jours, j'ai nettoyé ma salle de bains à fond et j'ai tout jeté. Tout ce qui était entamé. Les crayons à yeux, les poudriers, les fards, les tubes de rouge, les vieux vernis. Dans le placard, j'ai jeté toutes les huiles essentielles, les crèmes, les masques, les échantillons gratuits, les après-shampoing, les produits pharmaceutiques.

Tout ce dont j'ai besoin pour mon grand départ, je l'ai acheté, tout neuf. Pour m'en servir une seule fois.

C'est du gaspillage. Et alors ? Fond de teint, eye-liner bleu, crayon à lèvres, rouge.

C'est une cérémonie. Si je n'accorde pas d'importance à ce moment, qui d'autre le fera ? Je sais que quoi qu'il m'arrive, je serai aussi vite oubliée que le passage de l'hirondelle. C'est pourquoi aujourd'hui, dans ma salle de bains, je prends mon temps.

Celui de remodeler ma peau avec un fond de teint, d'ombrer mes sourcils, de dessiner le contour de mes lèvres, de souligner ma paupière chiffonnée avec l'encre bleue de l'eye-liner.

Je suis heureuse du résultat. Pas trop mal.

Ce soir je serai la plus belle pour aller danser.[1]

Bon, allez, la lettre. Si j'écrivais que je préfère devancer ma fin inéluctable due au cancer, par crainte de la douleur ?

1. « *Ce soir je serai la plus belle pour aller danser.* » est une chanson de Sylvie Vartan, écrite par Charles Aznavour et composée par Georges Garvarentz.

Pas à lui, mon fils, directement. Ce serait trop atroce. Seulement jeter quelques mots rapides sur le papier, des paroles générales, pour que mes intentions soient claires et qu'il ne se sente pas coupable.

Il ne se dira pas que s'il m'avait appelée plus souvent, si j'avais pu aller de temps en temps les voir, s'ils m'avaient parfois envoyé la petite en vacances… Bien sûr il va se demander pourquoi je ne lui ai pas dit que j'étais malade, mais ce ne sera pas sa faute.

« C'est devenu trop difficile. Je suis fatiguée, mais c'est apaisée que je prends la décision de mettre fin à mes jours. »

Je trouve que c'est pas mal. Assez digne. Pas trop pleurnichard.

Ou alors :

« J'ai décidé de mourir car je n'en peux plus. Ce choix me semble inéluctable, avec sa promesse de repos éternel. »

Non, je n'y arrive pas. Tout ce que j'écris me semble faux. Théâtral.

Je ne produis plus que des fakes. C'est larmoyant, plein d'une sensiblerie ridicule. Je réfléchis quelques minutes, désemparée par ce petit problème auquel je n'avais pas pensé.

Je sais. J'ai trouvé. Je vais juste retranscrire le premier haïku d'adieu jamais écrit au monde. Un haïku d'adieu, c'est une tradition. Ce que compose le poète sur son lit de mort. On a étudié les haïkus d'adieu, une fois, à l'atelier d'écriture. On les appelle des *jiseis.* L'un des premiers fut écrit par le Prince Otsu en 686. Je le connais par cœur.

Aujourd'hui, je jette un dernier regard sur les colverts
Pleurant sur l'étang d'Iware,
Je dois disparaître dans les nuages !

Je trouve qu'il est trop obscur. Nicolas ne percutera pas. Il a toujours été obtus à toute poésie.

Cela me donne envie d'en relire d'autres. Je me dirige vers ma bibliothèque et je sors mon anthologie d'haïkus. Le temps passe. Est-ce que j'essaie de le gagner ? Je sais bien qu'à la fin, il va me rattraper. Allez, j'ouvre une page au hasard.

Rien ne dit
Dans le chant de la cigale
Qu'elle est près de sa fin.

C'est de Matsuo Bashõ. Le grand maître.

Parfait. Je trouve qu'il me va bien. Même si j'ai plutôt vécu comme une fourmi, j'ai toujours aimé la cigale de la fable. Celle qui a chanté toute sa vie. Celle à qui la fourmi conseille d'aller danser maintenant.

Je le recopie de ma plus belle écriture. Je mets la date d'aujourd'hui, le nom de l'auteur avec le titre : haïku d'adieu. Je pose le papier sur la première lettre de l'hôpital qui m'annonce les résultats.

Nicolas comprendra tout seul. La police aussi. La maladie, la peur de la douleur. Ils iront au plus simple et ils auront raison.

Je déchire mes morceaux de lettres d'adieu ratées et je les brûle dans l'évier en inox. Je ne veux pas qu'on les trouve.

Mes yeux se posent sur mon téléphone, à côté du bloc de papier. Mes photos, mon calendrier, avec tous les rendez-vous pour l'hôpital.

Il faut que j'efface toutes mes données personnelles. Toutes les traces de ma pauvre petite existence solitaire. Mes photos de mes plateaux télé, repas en solitaire devant une série. À faire pitié à tout l'univers !

Je m'installe confortablement dans un fauteuil, je sens poindre la violente migraine. Le tambour dans mes tempes est là. Il me surprend en pleine action, il m'assomme, il me laisse sans respiration.

Je n'ai pas la force. C'est étrange comme sensation. Cela m'arrive si souvent en ce moment. C'est pourquoi je n'aime plus trop sortir. J'ai toujours peur que cela me prenne dehors, devant les autres. Les gens. Les inconnus. Les ennemis.

J'ai eu un blanc. Un éblouissement. J'ai dû glisser de mon fauteuil, puisque je me retrouve au sol, molle comme une poupée de chiffons.

La respiration revient doucement, le contrôle de mes gestes aussi.

Je parviens avec peine à me relever.

Tant pis. Je renonce à effacer mes données sur mon téléphone. Tout le monde pourra fouiller dans cette misérable existence qui était la mienne. À la poubelle, cette histoire de dignité. Ils fouilleront mes secrets et alors ?

Je me relève, je remets le livre d'haïkus à sa place sur l'étagère. Je caresse les dos des rares livres encore là. Ils ont été mes vrais, mes seuls amis. Ils m'ont permis de vivre tant

et tant de destinées. Ils ont été mon évasion, ma drogue, ce qui m'aidait à tenir.

À présent même eux ne me suffisent plus. Bon, eh bien, j'y suis. C'est le moment.

Mon armoire à pharmacie est toute vide à part trois flacons de cachets différents que je collectionne depuis plusieurs mois.

Je les prends, je vide les cachets dans une coupelle que je pose sur ma petite table près du lit. À portée de main.

J'ouvre grand les rideaux, la fenêtre en espérant que ce con de chat ne se pointera pas. Au moment de basculer, je veux voir les rayons de soleil jouer avec la poussière, je veux sentir de l'air vibrant sur ma peau. Et je veux m'envoler vers le ciel quand tout sera fini.

J'enfile ma jolie robe.

Je me sers un verre de Dom Pérignon dans une coupe ancienne que j'avais achetée au vide-greniers.

Je m'assois sur mon lit, bien adossée aux oreillers. Je ferme les yeux quelques secondes. Je respire. J'entends un choc sur le bois du balcon. Sûrement Maneki-Neko, qui rentre.

Pas grave. Trop tard. Je ne le ferai pas sortir. Il sera mon compagnon pour mon dernier soupir. Je n'ouvre même pas les yeux. Je sens le lit qui bouge, il vient de sauter près de moi, il ronronne. Je le caresse machinalement, et ma main se dirige vers la coupelle contenant les cachets.

Le téléphone sonne.